

La place des cultures vivrières dans les systèmes de production en agriculture de plantation : le cas du département d'Agboville (Côte d'Ivoire)

Jean-Louis CHALÉARD

*Géographe, École Normale Supérieure de Saint-Cloud,
92211 Saint-Cloud*

RÉSUMÉ

Le département d'Agboville est une région de plantation, située dans le sud-est de la Côte d'Ivoire, où la situation des cultures vivrières n'est pas uniforme. A la périphérie du département, là où existent encore des forêts à défricher, les agriculteurs associent cultures vivrières qui assurent la subsistance du groupe familial, et cultures arbustives d'exportation qui rémunèrent bien le travail fourni. Dans le centre où ce système très extensif est en déclin à cause de la saturation foncière, la production alimentaire diminue et change de nature. Dans le sud et près des villes, le manque de terre et l'appel des marchés urbains, poussent les agriculteurs à intensifier les techniques et à développer des cultures vivrières marchandes. Mais dans ce cas, les productions, sauf exception, sont insuffisamment rémunératrices, et les résultats aléatoires.

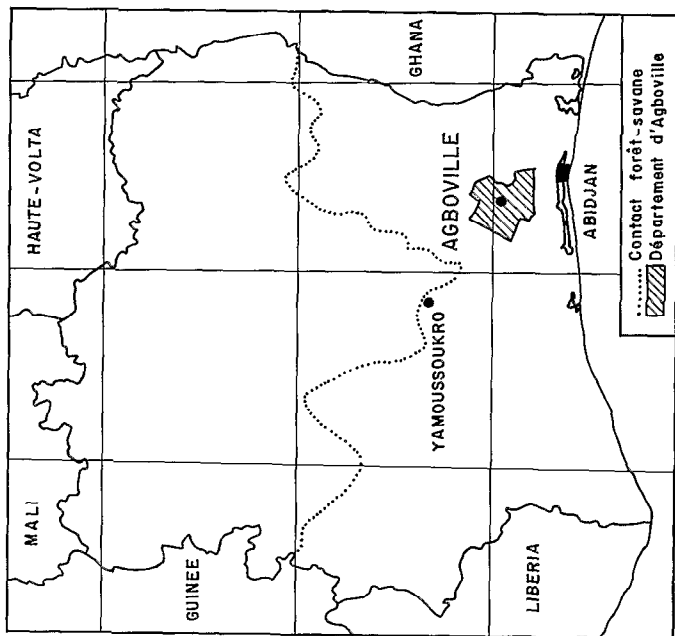
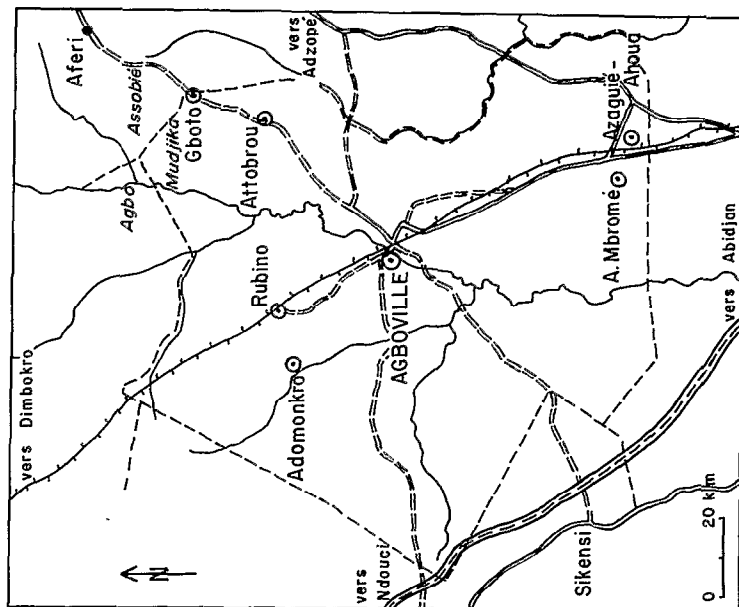
MOTS-CLÉS : Côte d'Ivoire — Plantation — Agriculture commerciale — Cultures vivrières — Agriculture intensive — Agriculture extensive — Saturation foncière.

ABSTRACT

The relative importance of food crops in the farming systems in a tree crop area (the district of Agboville, Ivory Coast)

The region of Agboville is a plantation area; it is located in the south east of Ivory Coast, where food crops are not uniformly important. All around this region, at places where virgin forest zones still exist, farmers associate food-crops for their household subsistence, and arboriculture for export, which is quite profitable. In the central part of this region where this very extensive system is becoming less important because of land saturation, food crops decrease and change. In the south and near the towns, the lack of land to farm and the enormous needs of the urban markets induce farmers to intensify techniques and to develop food crops to be sold. But, in this case, cultures are insufficiently profitable and results are hazardous.

KEY WORDS : Ivory Coast — Plantation — Commercial agriculture — Food crops — Intensive agriculture — Extensive agriculture — Land saturation.



Le département d'Agboville : situation

L'agriculture de plantation est largement répandue dans toute la Côte d'Ivoire forestière. Les systèmes de production dominants associent des cultures arbustives (café-cacao) qui fournissent les revenus et différentes cultures vivrières (tubercules, céréales, légumes, etc.) qui assurent la subsistance. Mais les cas sont très variés : d'autres cultures marchandes existent (ananas, banane, hévéa ...) et la place des vivriers n'est pas partout identique.

Cette diversité est particulièrement sensible dans le Sud-Est où la saturation foncière et l'appel des marchés urbains (notamment celui d'Abidjan) ont poussé les agriculteurs à intensifier leurs systèmes de production et diversifier leurs spéculations.

Par systèmes de production il faut entendre la combinaison de cultures et de moyens de production mis en œuvre au niveau de l'exploitation agricole. Cette définition est plus large que celle de système de culture qui fait référence uniquement aux modes d'utilisation du sol. Mais dans tout le Sud ivoirien, les systèmes de production sont largement dominés par le type de culture marchande choisie. Ainsi au café-cacao sont associés des systèmes de production extensifs. A l'inverse, à la banane, l'ananas, ou aux cultures maraîchères pour la vente, sont associés des types plus intensifs. En même temps, la place du vivrier change : dans le premier cas, les vivriers sont associés sur la même parcelle aux cultures arbustives ; dans le second, elles sont cultivées à part ou exclues du système de production (ananas, banane) à moins qu'elles en constituent l'élément dominant (cas de certains systèmes où l'emportent les cultures maraîchères).

Nous analyserons la place du vivrier dans les systèmes de production en zone d'agriculture de plantation, à partir de l'exemple du département d'Agboville, situé à proximité d'Abidjan (fig. 1), et qui présente une situation à bien des égards caractéristique du sud-est du pays. D'abord, le milieu naturel est relativement homogène et représentatif de l'ensemble de la Côte d'Ivoire forestière : le climat subéquatorial est suffisamment humide pour permettre un large éventail de cultures et l'étalement des activités agricoles sur l'année : le sud, plus humide (1 700 mm) est toutefois avantageusement sur le nord plus sec (1 400 mm). Ensuite, comme dans tout le Sud-Est, les populations autochtones, ici les Abé, se sont lancées très tôt dans l'économie de plantation qui est généralisée depuis longtemps dans l'ensemble du département. Enfin, la venue d'allochtones, la situation par rapport aux voies de communication, la proximité d'Abidjan ont provoqué de profondes différences dans les modalités et l'intensité de l'occupation du sol.

Au sein de cet espace, les systèmes de production et leur localisation sont facilement repérables. On peut distinguer quatre situations :

— à la périphérie du département subsiste le système d'agriculture de plantation largement répandu dans tout le sud du pays et associant cultures vivrières de première année sur défriches et plantations arbustives ensuite ;

— dans les zones saturées du centre, ce système ne fonctionne plus : les vivriers et les plantations tendent à se dissocier dans l'espace et au sein des systèmes de production ;

— dans le sud, où les cultures arbustives ont été remplacées depuis longtemps par la banane, se développe un vivrier spéculatif en concurrence avec cette dernière plante ;

— enfin, près des villes, un autre type de vivrier pour la vente, en marge de l'économie de plantation, apparaît.

Il s'agit d'une part de déterminer la place du vivrier dans les différents systèmes de production, d'autre part de mettre en évidence les moteurs de la dynamique vivrière actuelle au sein de ces systèmes, notamment : la saturation foncière, l'accès aux marchés, les prix, les stratégies des différents groupes sociaux, c'est-à-dire les facteurs qui déterminent le système de production lui-même.

Nous avons retenu pour notre analyse quatre cas, représentatifs chacun d'une de ces situations.

— D'abord les exploitations de Gboto, localité située au nord-est du département, aux confins des pays abé, agni et akyé, et où se poursuit l'économie de plantation sous sa forme la plus extensive.

— Ensuite les exploitations d'Adomkro, village situé en plein cœur de la région, près de Rubino, dans une zone saturée, et à l'écart des grands axes de circulation du département.

— Des exploitations-échantillons d'Azaguié-Gare et d'Azaguié-Mbromé au sud, agglomérations bien reliées à Abidjan, le plus gros centre de consommation du pays, principal port exportateur de denrées agricoles et centre de décisions national.

— Enfin, les exploitations des groupements rizicoles d'Agboville, principal centre urbain local et ville moyenne en croissance rapide et de Rubino, centre rural, mi-urbain, de plus de 10 000 habitants.

La durée des enquêtes, échelonnées de 1974 à 1986 permet en même temps de se faire une idée de l'évolution récente des différentes situations (1).

LES CULTURES VIVRIÈRES DANS L'AGRICULTURE DE PLANTATION EXTENSIVE : UNE PLACE SUBORDONNÉE

Trois quarts de siècle d'agriculture pionnière

L'agriculture de plantation ne continue à s'étendre qu'à la périphérie du département, et là où des forêts sont déclassées. C'est seulement dans ces cas, que l'on trouve encore une agriculture commerciale arbustive extensive. Ainsi, à Gboto.

Gboto a été créé en 1914, comme campement d'Attobrou, gros village situé à 20 km, au sud-ouest, dont il est indépendant aujourd'hui sur le plan agricole. Dès sa création, des plantations de cacao puis de café ont été développées, et avant 1940, l'agriculture marchande y était solidement implantée. L'expansion a pu se poursuivre après la seconde guerre mondiale grâce à l'ouverture de fronts pionniers au nord, dans la forêt de l'Agbo. Durant les années 1970, le déclassement des forêts de la Mudjika et de l'Assobié par les autorités a permis de poursuivre la conquête agricole.

Le système en vigueur à Gboto ressemble à celui que l'on trouve dans toutes les zones de culture pionnière de Côte d'Ivoire forestière. Toutes les exploitations associent des cultures vivrières extrêmement variées (banane plantain, taro, igname, manioc, maïs, légumes ...) et des cultures destinées à l'exportation (café-cacao). Chaque année, le planteur défriche un nouveau champ dans lequel il met les différents vivriers. De jeunes pieds de caféiers ou de cacaoyers sont ensuite plantés et poussent à l'ombre des larges feuilles de bananiers. Au fil des années, la place du vivrier diminue dans la parcelle au profit des cultures arbustives qui tendent à former une plantation en culture pure.

Les techniques sont manuelles et sommaires. Les outils sont limités et polyvalents, servant pour le café-cacao comme pour le vivrier. L'utilisation d'engrais et de traitements est réduite et ne concerne que les cultures commerciales. Les rendements en café et cacao sont faibles (300 à 500 kg/ha) mais compensés par l'accumulation des superficies plantées chaque année. La culture des vivriers sur défriche autorise en revanche des rendements honorables (2). Par ce système, le planteur couvre les besoins alimentaires de sa famille et assure une augmentation de ses revenus par l'accroissement des superficies en culture arbustives (3).

La pérennité de ce système de production a été assurée par l'abondance des terres libres liée à la situation frontalière du village dans une sorte de *no man's land* forestier entre trois groupes différents : abé, akyé, agni. Les densités de population restent modérées : 33 hab./km² si on se limite au terroir, nettement moins de 30 hab./km² si on inclut les plantations et les forêts possédées hors du terroir (4). En outre, l'origine des planteurs, presque tous abé, a facilité leur accès à la terre puisque les Abé sont maîtres traditionnels du sol. Enfin, les extensions ont pu être réalisées grâce à l'utilisation massive d'une main-d'œuvre rémunérée : journaliers, contractuels, mensuels, et surtout « métayers », c'est-à-dire manœuvres qui reçoivent la moitié (contrats abounyan) ou le tiers (contrats abousan) de la récolte pour s'occuper d'une parcelle arbustive toute l'année.

Cultures vivrières et système de culture

Le dynamisme foncier des planteurs se traduit à la fois par la taille relativement élevée des exploitations (9,62 ha en moyenne lors du cadastrage en 1976) et la fréquence de l'association vivrier-plantations sur les parcelles (64,5 % des superficies cultivées) qui met en évidence l'importance des défrichements récents.

Les agriculteurs cherchent à étendre au maximum leurs superficies en cacaoyer qui est la plante qui assure la meilleure rémunération du travail actuellement et dont l'écoulement est garanti. Du coup, ils étendent leurs défrichements et leurs superficies en vivrier au point de dépasser leurs besoins et d'obtenir de forts surplus.

Parmi les cultures vivrières, la banane plantain tient une place prépondérante. Certes partout, il s'agit de la plante d'ombre par excellence pour le cacaoyer ; mais on constate ici des densités de pieds/ha doubles de la moyenne nationale — plus de 800 contre 450 environ pour l'ensemble du pays (5) ; une plantation systématique sur défriche et une présence prolongée dans des parcelles de 8-10 ans parfois. Trois explications peuvent en rendre compte : d'abord, les sols profonds et le climat humide lui conviennent bien ; ensuite, il s'agit d'une culture ancienne des Abé, qui tenait une place majeure dans les systèmes de production avant la colonisation ; enfin, la production se vend bien, sur place où les commerçants viennent la chercher, ou au marché d'Attobrou.

L'igname est également importante, car elle est très valorisée sur le plan social : la fête de l'igname est la principale fête traditionnelle du pays abé. Les tonnages récoltés sont cependant plus faibles que ceux de la banane.

Par ailleurs, l'agriculture vivrière étant essentiellement associée à l'agriculture de plantation, il est laissé très peu de place au système vivrier-jachère. Celui-ci existe toutefois. Des parcelles de riz de bas-fond, ou associant riz et maïs sont cultivées un an puis laissées en jachère : elles sont en général faites par les manœuvres burkinabé pour leur propre consommation. Quelques parcelles de manioc sont créées également sur des jachères près du village ou d'anciennes plantations abandonnées.

Travail et revenus : l'opposition cultures marchandes arbustives — cultures vivrières, et ses limites

Les travaux pénibles comme le défrichement des parcelles et l'agriculture commerciale arbustive sont le fait des hommes aidés de manœuvres. Les revenus tirés de ces cultures reviennent aux chefs d'exploitation.

La conduite des cultures vivrières est réservée aux femmes qui utilisent la production pour la préparation des repas et vendent les petits surplus pour acheter des produits courants tels savon, sel, etc.

Cette opposition doit toutefois être nuancée. Les femmes en général aident leur mari à la récolte du café ou du cacao. Les hommes s'occupent de quelques opérations spécifiques comme le buttage des ignames, et interviennent occasionnellement au moment des nettoyages ou de la récolte des vivriers.

Surtout, la commercialisation croissante des productions vivrières entraîne des changements dans la répartition des tâches. Ainsi, les hommes participent de plus en plus à la conduite des cultures vivrières (6) et lorsque celles-ci fournissent de forts surplus ils contrôlent les ventes. De la même façon, l'utilisation de manœuvres pour le travail des cultures vivrières se développe : femmes payées à la journée pour les récoltes par exemple. Surtout, pour la culture du riz, les redevances demandées par les exploitants à leurs manœuvres ont tendance à augmenter : de quelques brassées de paddy, on est passé au tiers et maintenant à la moitié de la récolte. Il s'agit donc de véritables contrats abou-nyan comme pour les parcelles arbutives. Ainsi, les plus gros planteurs abé, ceux qui ont beaucoup de manœuvres et de vastes bas-fonds disponibles, consommant peu de riz, deviennent les principaux vendeurs du village.

Types de planteurs et production vivrière

Si tous les planteurs sont abé, les écarts de production et de superficies cultivées sont considérables : le rapport entre la plus grande et la plus petite exploitation, en 1976, était de 1 à 32, et en 1984-85 un planteur a récolté plus de 15 tonnes de café-cacao alors que 6 (sur 18 enquêtés) n'atteignaient pas la tonne.

Ceux qui produisent le moins de vivrier sont les petits planteurs peu dynamiques qui couvrent juste leurs besoins. De même, quelques gros exploitants âgés, se contentant des revenus tirés de plantations relativement vastes, n'étendent plus leurs superficies, ce qui limite leur production vivrière.

En revanche, les jeunes agriculteurs qui sont en train de constituer leur exploitation et les grands planteurs dynamiques, créant chaque année de vastes parcelles, ont de forts surplus alimentaires et arrivent à vendre pour plus de 100 000 F CFA de vivriers dans l'année. Ces planteurs sont relativement nombreux à Gboto (entre le quart et le tiers selon les années) et le village vend beaucoup de vivriers, même en année difficile comme 1983 (tabl. I).

TABLEAU I

Vente de produits vivriers par planteurs selon les catégories à Gboto (1983)

VENTES DE VIVRIER (milliers F.CFA)	REVENUS AGRICOLES BRUTS (milliers de F. CFA)			CLASSES D'AGES			TOTAL
	0-499	500-999	1000 et +	20-39	40-64	65 et +	
0 - 19	5	1	1	2	2	3	7
20 - 49	1	2	1	1	3	-	4
50 - 99	-	3	1	-	3	1	4
100 - 199	-	2	-	2	1	1	4
200 et +	-	-	1	-	1	-	1
Total	6	8	4	5	10	5	20

Mais, il faut remarquer que la production vivrière n'est pas le principal but du planteur. Il s'agit, en fait, d'un sous-produit de l'agriculture de plantation. Les ventes prennent ici une importance particulière, en raison de la relative proximité

d'Agboville et d'Abidjan qui assurent des débouchés à des prix plus élevés que dans le Sud-Ouest par exemple.

Le village bénéficie donc d'un double avantage : sa localisation dans le Sud-Est urbanisé, et sa situation sur une marche longtemps peu peuplée qui a permis le maintien d'un système extensif. Il n'en est pas de même dans tout le département.

LE SYSTÈME BLOQUÉ : LES DIFFICULTÉS VIVRIÈRES

La saturation

Tout le centre-nord du département, autour de Rubino, est saturé. Il devient extrêmement difficile d'y créer de nouvelles plantations. L'équilibre vivrier qui reposait sur le défrichement annuel de nouvelles parcelles est ainsi remis en question. Adomonkro en est un bon exemple.

La situation de ce village est très différente de celle de Gboto : densités de population beaucoup plus fortes (73,5 hab./km²), exploitations plus petites (5,97 ha en moyenne), quasi-disparition de la forêt noire.

Des plantations avaient été créées avant 1939 à Adomonkro. Mais elles étaient peu nombreuses. Le véritable essor de l'économie de plantation date ici de l'après-guerre et correspond à l'arrivée massive de Baoulé. Ceux-ci obtiennent des terres des Abé et s'installent en grand nombre comme planteurs. Les créations de plantations sont particulièrement importantes entre 1955 et 1969. Mais à partir des années 1970, le rythme des défrichements diminue ce qui correspond à la disparition progressive des forêts. Seuls les Abé, maîtres traditionnels du sol, et des Dioula qui ont acheté des forêts hors du terroir continuent à étendre leurs vergers. A partir de 1979, il ne reste plus qu'un autochtone à créer de nouvelles plantations sur défriche forestière.

Les difficultés vivrières

Les Abé pratiquaient jusqu'à une date récente, le même système que les planteurs de Gboto. Mais la présence d'allochtones avait introduit des nuances dans les systèmes de productions.

Les Baoulé, principal groupe de planteurs d'Adomonkro, cultivaient sur défriches en première année de l'igname dont ils sont gros consommateurs; vers 1970, cette plante était ainsi une des grandes productions vivrières villageoises. Les Dioula, moins nombreux, avaient quelques parcelles de riz et maïs en marge de l'agriculture de plantation dans les bas-fonds ou sur des champs à part.

La banane était cependant cultivée par tous, comme plante d'ombre des jeunes cacaoyers et caféiers.

Avec le déclin des défrichements, la situation s'est profondément modifiée (tabl. II). La production d'igname et de banane diminue. En revanche, riz et maïs se développent. Abé et Baoulé se mettent à ces cultures qui prospèrent dans les bas-fonds impropres aux cultures arbustives et qui de surcroît se vendent relativement bien. Le manioc connaît également un essor marqué. C'est une des rares plantes qui réussisse sur les sols épuisés des vieilles caféières abandonnées. Par ailleurs le manioc présente bien des avantages : il s'accommode de façons culturales rudimentaires, peut rester en terre plusieurs mois ce qui permet de le récolter selon les besoins. Les superficies ont fortement augmenté en 1982-83 car à la suite de la sécheresse la demande abidjanaise était élevée (des Dioula venaient chercher la production sur place) et la récolte de café-cacao avait été très faible : le manioc a donné quelque argent frais aux planteurs démunis.

TABLEAU II
Principales cultures vivrières par exploitation à Adomankro (1976 et 1983)

ANNEE	1976		1983	
	PRODUITE (nombre d'ex- ploitations)	VENDUE (nombre d'ex- ploitations)	PRODUITE (nombre d'ex- ploitations)	VENDUE (nombre d'ex- ploitations)
Banane	28	10	19	3
Plantain	29	8	22	4
Igname	19	3	23	7
Manioc	23	12	30	21
Maïs	23	10	23	10
Riz				
Nombre total d'exploitations	34	34	34	30

Ainsi, on assiste à une séparation dans l'espace et dans le système de production des cultures vivrières et des cultures arbustives, avec développement d'une rotation vivrier-jachère dans les bas-fonds et sur les jachères impropres au café et au cacao. Cette situation se traduit dans les associations culturales : à Adomankro, les parcelles de cultures arbustives ou de vivriers purs l'emportent nettement, alors que les parcelles associant vivrier et café ou cacao sont en déclin.

Par ailleurs, l'arrêt des plantations arbustives entraîne une stagnation voire une baisse de revenus qui n'est pas compensée par la création de nouvelles parcelles vivrières parce que la fonction de cette production est d'abord l'autosubsistance, et parce que le village est desservi par son enclavement : le prix du manioc est par exemple 20 à 30 % moins cher que dans le sud, et en période d'abondance, les vivriers ne trouvent pas preneur. Au contraire, on constate un déficit relatif en banane et en igname à certaines périodes de l'année, notamment de juin à août, qui se traduit par des achats de vivres.

Il est remarquable que les planteurs ne cherchent pas à intensifier leur système de production : ni l'outillage, ni les techniques n'ont évolué. Ils restent attachés à l'agriculture caféière et cacaoyère extensive qui rémunère bien la force de travail. Plutôt que d'intensifier, un certain nombre de planteurs, notamment baoulé, ont préféré migrer dans le sud-ouest du pays où on peut encore créer de nouvelles plantations. Il n'y a pas évolution vers un système où les vivriers pourraient devenir de nouvelles cultures marchandes, contrairement à ce qui se passe plus au sud.

L'INTENSIFICATION DU SYSTÈME DE PRODUCTION ET L'APPARITION D'UN VIVRIER SPÉCULATIF

La sous-préfecture d'Azaguié : une zone anciennement saturée

Depuis longtemps, la région d'Azaguié est saturée. Ceci est lié à la présence ancienne de grandes plantations autrefois européennes, aujourd'hui largement ivoirisées, qui couvrent la majorité de l'espace à Azaguié-Gare et s'étendent sur les villages environnants. Au total, elles couvrent près de la moitié des superficies cultivées dans la sous-préfecture (7). Par l'afflux de main-d'œuvre qu'elles ont

occasionné, elles sont en partie à l'origine des fortes densités de population : 68 hab./km².

Des plantations européennes existaient avant-guerre mais c'est dans les années 1950 et 1960 qu'elles se développent beaucoup. En même temps, elles se tournent vers la culture de la banane poyo et adoptent des techniques intensives.

A partir de 1960, après l'indépendance, pour répondre à la pression foncière et grâce à l'aide du gouvernement, les petits planteurs africains vont suivre. L'adoption de la culture de la banane poyo bouleverse les systèmes de production. La banane poyo, exige des soins plus minutieux et des techniques plus intensives que le café-cacao. Par ailleurs, les cultures vivrières ne sont plus associées à la culture d'exportation : elles sont pratiquées sur d'autres parcelles selon le système vivrier-jachère, ou abandonnées par le planteur qui achète alors la totalité de sa nourriture.

A partir de 1970, on assiste au déclin de la banane poyo : les prix stagnent alors que les coûts augmentent, la sécheresse fait baisser les rendements chez les petits planteurs qui n'irriguent pas, et ceux-ci ne peuvent suivre la politique d'amélioration de la qualité, ce qui se traduit par des refus croissants de leur production à l'exportation. Un certain nombre se tourne alors vers les cultures vivrières marchandes.

L'essor récent des spéculations vivrières dans les systèmes de production

Comme à Adomkro, et pour les mêmes raisons, des cultures comme l'igname ou la banane plaintain ont décliné. Mais aujourd'hui, d'autres se développent sous une nouvelle forme.

Le manioc connaît un grand essor. Il bénéficie ici, par rapport à Adomkro d'une bien meilleure situation : la production est soit vendue sur le marché d'Azaguié-Gare sous forme d'attiéké, soit écoulee sur Abidjan, directement ou par l'intermédiaire de commerçants dioula. Une partie est également auto-consommée.

Par ailleurs, les cultures maraîchères sont en train de devenir une des principales productions marchandes de cette région : tomate surtout, mais aussi ndrowa (sorte d'aubergine locale), gombos, piments (8). Ces cultures prennent la place de la banane poyo à la fois dans les systèmes de production et dans l'espace puisqu'elle occupent des bas-fonds.

Autrefois, elles étaient pratiquées par les femmes en association dans les parcelles de vivrier sur défriche. Aujourd'hui, on note trois changements. En premier lieu, l'apparition de nouvelles variétés adaptées au marché (tomate « européenne » par exemple). Ensuite, la transformation des techniques culturales : ces cultures sont souvent associées entre elles, parfois pratiquées en culture pure mais jamais associées aux autres productions vivrières ou commerciales ; par ailleurs, par rapport aux systèmes vivriers plus traditionnels, on note une intensification : ces cultures comme la banane poyo demandent plus de travail à l'hectare, les agriculteurs utilisent des semences sélectionnées et parfois des engrais ou des produits phyto-sanitaires fournis par la SODEFEL ou achetés à Abidjan ; en général, la culture se fait sous pluies, pendant la saison humide, mais quelques producteurs creusent des trous dans les bas-fonds pour irriguer et obtenir une production de contre-saison (de janvier à juin) plus rémunératrice. Enfin, ces cultures entraînent une évolution dans la répartition des revenus : les hommes contrôlent souvent les ventes autrefois réservées aux femmes ; quelquefois aussi, les épouses arrivent à écouler pour leur propre compte une partie de la production, ce qui leur procure des rentrées d'argent sans commune mesure avec ce qu'elles obtenaient avant.

En revanche, le riz est peu développé : les planteurs trouvent que cette

culture demande trop de travail (notamment la confection de barrières contre les agoutis) pour des revenus médiocres.

Ainsi, les cultures vivrières développées sont celles qui rémunèrent relativement le mieux la force de travail : le manioc demande peu de soins ; le cas des cultures maraîchères est plus complexe : elles fournissent des revenus très élevés à l'hectare, mais les prix varient énormément durant l'année (rapport de 1 à 3) : en période de hauts cours (contre-saison) elles rémunèrent bien le travail fourni, ce qui n'est pas le cas en période de pleine production ; elles sont intéressantes surtout pour ceux qui peuvent produire au bon moment ; ainsi les manœuvres les plus expérimentés de plantations européennes qui ont un salaire assuré (et donc peuvent prendre des risques) et qui ont l'habitude des techniques de l'agriculture intensive.

Enfin, il faut souligner la relative instabilité des systèmes de production. Les superficies en manioc qui avaient connu une forte croissance en 1982-83 à cause de la sécheresse et de prix rémunérateurs ont fortement décliné depuis à la suite de productions en hausse qui ont entraîné une chute des cours.

La diversité des systèmes de production

Compte tenu de la succession des différentes cultures dans le temps et de la diversité des évolutions individuelles, on peut classer, avec des variantes, les systèmes de production en trois groupes (tabl. III).

TABLEAU III

Systèmes de cultures et cultures commercialisées par exploitation à Azaguié (1983)

SYSTEME DE CULTURES	BANANE SEULE	BANANE + VIVRIER	BANANE + VIVRIER + CAFE-CACAO	VIVRIER + CAFE-CACAO	VIVRIER SEUL	TOTAL
PRINCIPALE VENTE						
Banane	3	2	3	-	-	8
Café-cacao	-	-	3	5	-	8
Vivrier *	-	1	-	3	3	7
Nombre total d'exploitations	3	3	6	8	3	23

* Y compris cultures maraîchères.

— Le premier rassemble café-cacao et vivriers associés d'une part, et cultures vivrières marchandes d'autre part. Ce sont des Abé et des Baoulé possédant encore des forêts qui pratiquent ce système. Les vivriers associés au café-cacao ne fournissent en général pas de surplus car les extensions de plantations sont faibles. Mais les vivriers commerciaux peuvent procurer jusqu'à 30 ou 40 % des revenus globaux de l'exploitation. Une variante, fait essentiellement des Abé, ajoute à ces cultures la banane poyo. On est en présence alors d'une véritable polyculture commerciale au niveau de l'exploitation : celle-ci est rendue possible par l'utilisation d'outils polyvalents (comme la machette qui sert pour toutes les cultures) et le recours à une force de travail manuelle : famille et manœuvres. Selon les années, la part des vivriers et de la banane, qui entrent en concurrence pour l'espace et la main-d'œuvre, varient fortement.

— Le deuxième n'associe pas cultures vivrières et cultures d'exportation sur une même parcelle ou dans une même rotation. Il est fondé sur la production de vivrier pour la vente à laquelle s'ajoute parfois la culture de la banane. Il est le fait de Burkinabé ou de Dioula qui ont un accès difficile à la terre, et doivent la louer : ils ne peuvent pratiquer des cultures arbustives qui supposent une fixité de la tenure ; au contraire, des cultures annuelles intensives permettent de valoriser au mieux une terre rare, de tenure précaire. C'est ainsi que quelques Burkinabé sont devenus de gros producteurs de légumes : l'un d'entre eux, à Azaguïé-Mbromé, a gagné plus de 1 million de F CFA en 1983. Il faut différencier cependant les producteurs exclusifs de vivrier qui tirent des revenus élevés de ces ventes, des producteurs de banane qui font du vivrier surtout pour se nourrir et vendent des quantités plus faibles.

— Dans le dernier système de production, les vivriers sont totalement exclus : il est fondé sur la monoculture de la banane poyo ; mais il est en diminution.

Finalement, le développement des cultures vivrières spéculatives a bénéficié ici de trois conditions favorables : la crise ancienne du système d'agriculture de plantation extensive, à la suite d'une saturation foncière précoce ; la crise de la culture bananière qui a représenté la première forme d'intensification de l'occupation du sol ; la proximité d'Abidjan qui assure la présence d'un marché relativement sûr et rémunérateur compte tenu des coûts de transport réduits, et des possibilités de vente directe en ville. Le principal handicap tient à l'instabilité des cours interannuels, notamment pour le manioc et d'un mois sur l'autre pour les cultures maraîchères, ce qui rend ces cultures inégalement rentables.

La complexité des évolutions récentes, la diversité des situations locales et les incertitudes du marché rendent compte de la multiplicité des comportements individuels, des hésitations des planteurs et de l'instabilité des systèmes de production dans cette zone, où, somme toute, le développement de cultures vivrières marchandes n'est qu'une solution parmi d'autres, dans le cadre d'agricultures à vocation commerciale.

DES VIVRES DANS LA VILLE : LA MONOCULTURE COMMERCIALE URBAINE

Des périmètres urbains intensifs

Deux types de cultures ont été développés à la périphérie ou à l'intérieur des deux principales agglomérations du département, Agboville et Rubino : les cultures maraîchères et le riz irrigué ou inondé. Nous prendrons comme exemple la culture du riz.

Avant l'arrivée des Français, le riz n'est pas une culture importante chez les Abé. Ce sont les autorités coloniales qui cherchent, dès les années 1910, à le développer. Mais à partir de 1920-25, le cacao puis le café le supplantent, sans le faire disparaître. Après l'indépendance, la riziculture connaît un renouveau avec différentes interventions de la SATMACI dans les années 1960 et surtout avec la création de la SODERIZ chargée de promouvoir à l'échelle nationale la riziculture à partir de 1970.

Dans ce cadre un barrage est construit en 1972 à Agboville, au nord de la ville, permettant le démarrage d'une riziculture irriguée avec deux récoltes par an. A Rubino, des prises au fil de l'eau permettent une irrigation d'appoint en saison humide. Comme dans tout le pays, la riziculture atteint son maximum en 1976, puis décline avec la baisse des prix et la suppression de la SODERIZ. Elle subsiste toutefois près des centres urbains où elle semble même connaître, depuis 1983, un regain de faveur.

Un système de production en marge de l'agriculture de plantation

Le système de production est très différent de celui de l'agriculture arbustive. Il s'agit d'une culture pure, continue, intensive : la quantité de travail à l'hectare est élevée (plus de 200 jours par an) ; les semences utilisées sont sélectionnées et l'usage d'engrais est généralisé. La culture se fait sous le contrôle technique de la SATMACI qui fournit les intrants. Les rendements par hectare sont relativement forts : 2,5 t/ha/cycle à Agboville, en année moyenne comme 1980 ou 1981 (9).

L'influence de l'agriculture de plantation se manifeste toutefois, par le recours important à une main-d'œuvre rémunérée selon le même système que dans l'économie caféière et cacaoyère : journaliers, contractuels, mensuels, métayers. Pour le reste, les différences sont grandes.

Les planteurs-riziculteurs sont assez peu nombreux (tabl. IV). Deux groupes sociaux dominant : les paysans sans terre qui ont vu dans l'établissement de ces bas-fonds la possibilité d'accéder à un facteur de production indispensable, et les travailleurs urbains (salariés de l'industrie, commerçants, fonctionnaires), pour qui la riziculture assure à moindre frais la subsistance du groupe familial et permet occasionnellement des surplus commercialisables.

TABLEAU IV
Les riziculteurs à Agboville et Rubino

ETHNIE	ABE	DIOULA IVOIRIENS	AUTRES IVOIRIENS	MALIENS	BURKINABE	TOTAL ENQUETE
ACTIVITES						
Cultivateurs non planteurs	-	13	-	2		15
Planteurs*		6			1	7
Commerçants, artisans ou salariés		21	3	5	2	31
Planteurs et commer- çants ou salariés	1	3			4	8

* De café-cacao et/ou de banane poyo.

Dans ces deux cas l'exploitant pratique souvent la monoculture du riz. Mais, là s'arrêtent les points communs. Les paysans cultivent en général leurs parcelles avec l'aide de leur famille, vendent immédiatement leur production à la récolte, parfois à bas prix. Les travailleurs urbains, comme les planteurs-riziculteurs, et même plus qu'eux, utilisent une main-d'œuvre rémunérée, écoulent une partie de leur production sur le marché d'Agboville ou auprès de commerçants à des moments de pénurie lorsque les cours montent et dépassent les cours officiels.

Par ailleurs, cette agriculture n'est pas exclusivement commerciale. La production dans tous les cas sert en priorité à l'autoconsommation sauf cas de force majeure (besoin d'argent pour rembourser une dette, faire face à une maladie ...) : seuls les surplus sont commercialisés. C'est pourquoi, les années de sécheresse, les ventes sont réduites (exemple : en 1983) tandis qu'elles augmentent fortement les bonnes années (1984 ou 1985).

La distinction riziculture-agriculture de plantation se retrouve sur le plan ethnique. Alors que les planteurs de café-cacao sont en majorité abé ou baoulé, les riziculteurs sont presque tous des Dioula. Les Dioula sont habitués à cette culture dans leurs régions d'origine et sont des gros consommateurs de riz. Mais leur prépondérance traduit surtout leur prédominance démographique dans les deux cités, l'ancienneté de leur riziculture à Agboville, et leur impossibilité à créer des plantations près des villes parce que la situation foncière est bloquée.

En effet, la culture du riz reste beaucoup moins rémunératrice que celle du cacao : moins de 1 000 F CFA par jour en 1984 pour le riz contre plus de 3 000 F CFA/jour pour le cacao. La riziculture ne trouve sa raison d'être que dans une logique d'autoconsommation ou de manque de terre qui oblige à intensifier le système de culture. Elle peut se justifier également si on ne raisonne pas sur les prix officiels du riz, garantis par le gouvernement, mais sur des cours beaucoup plus hauts en période de pénurie : la production devient rentable pour ceux qui peuvent attendre, en général, les travailleurs urbains (ce qui explique leur importance numérique).

CULTURES VIVRIÈRES ET SYSTÈMES DE PRODUCTION : BILANS COMPARÉS

En conclusion, il convient de souligner la souplesse des systèmes de production mis en place par les agriculteurs dans le département et la diversité des solutions envisagées face à la saturation foncière qui tend à se généraliser. Schématiquement toutefois, en fonction de la place qu'y occupent les cultures vivrières, les systèmes de production se ramènent à trois grands types : le premier, encore largement répandu, associe les vivriers au café-cacao ; le second, minoritaire et en perte de vitesse, fondé sur la culture intensive de la banane, les exclut ; le troisième, relativement rare mais en expansion, est centré sur les productions vivrières commerciales. La répartition géographique de ces systèmes et de leurs variantes, transcrit dans l'espace le rôle de la situation foncière et de l'accès aux marchés.

Le système de production extensif qui associe cultures vivrières de première année sur défriches et cultures arbustives a de loin les préférences des producteurs parce que c'est celui qui rémunère le mieux le travail fourni, en même temps qu'il assure l'équilibre alimentaire du groupe familial et permet des ventes de surplus vivriers. Les cultures vivrières dominantes sont les plus consommées et les plus prisées par les agriculteurs : banane plantain et igname. Mais leur importance est subordonnée aux extensions de cultures d'exportation.

Aussi, la saturation foncière qui conduit au déclin de ce système se traduit-elle en premier lieu par une baisse de la production nourricière. En même temps, cultures d'exportation et cultures vivrières se dissocient dans l'espace et au sein du système de production. Les productions vivrières changent : igname et banane plantain sont remplacées par le riz, le maïs, les cultures maraîchères ou le manioc. Mais ces cultures ne connaissent un véritable essor que si un marché d'accès facile existe. Par ailleurs, seuls les surplus sont commercialisés, ce qui différencie radicalement les cultures vivrières mêmes marchandes des cultures d'exportation. Il n'y a guère que les cultures maraîchères qui soient commercialisées en proportion importante.

D'autre part, le déclin du système d'agriculture de plantation extensive, n'entraîne pas nécessairement une intensification et une modification radicale des techniques : la culture du manioc, comme celle du riz pluvial ou du maïs restent très sommaires et extensives ; la seule forme d'intensification notable est l'utilisation plus complète du sol, les bas-fonds étant alors occupés. En revanche,

l'adoption de la riziculture irriguée, et des cultures maraîchères amène des changements plus marqués : augmentation très nette du nombre de jours de travail, des intrants et des revenus par hectare ; utilisation de techniques nouvelles : culture pure, irrigation, etc.

L'organisation de la production qui oppose schématiquement cultures commerciales et cultures vivrières n'est pas figée : lorsque l'orientation commerciale vivrière devient manifeste, les hommes s'intéressent à la production, l'utilisation de main-d'œuvre rémunérée se développe, et la commercialisation comme les revenus passent sous le contrôle du chef d'exploitation.

Les clivages sociaux traduisent surtout une situation différenciée vis-à-vis de l'accès au foncier : les Dioula et les Burkinabè se lancent préférentiellement dans les cultures vivrières marchandes parce qu'ils ont un accès difficile à la terre et sont exclus de l'agriculture arbutive. Les Abé, qui ont encore des forêts restent en revanche attachés à l'économie caféière et cacaoyère. Ce n'est pas seulement parce que ce système de production rémunère le mieux la force de travail : le riz ou les produits maraîchers, vendus au bon moment, rémunèrent également convenablement le travail fourni ; mais ils supposent une connaissance et une maîtrise du marché difficiles à acquérir par le petit planteur. C'est pourquoi, seuls quelques exploitants y trouvent leur compte : les riziculteurs-salariés urbains qui peuvent jouer sur les cours, et les manœuvres de grands planteurs modernes qui connaissent les lois de l'agriculture spéculative et sont assurés par ailleurs, d'une rémunération stable. L'agriculture intensive rapporte... mais à une minorité.

BIBLIOGRAPHIE

- CHALÉARD (J.-L.). — Structures agraires et économie de plantation en pays abé — département d'Agboville — Côte d'Ivoire. — Université de Paris X-Nanterre (thèse de troisième cycle), 529 p.
- CHALÉARD (J.-L.), 1985. — Les agriculteurs face au ravitaillement urbain en région de plantation : l'exemple du département d'Agboville (Côte d'Ivoire), in : *Nourrir les villes en Afrique sub-saharienne*. Paris, l'Harmattan : 112-121.
- CHÂTAIGNER (J.), TANO (K.), 1980. — L'économie de la banane plantain en Côte d'Ivoire. — Abidjan, CIRES, n° 21 : 31-102.
- CHAUVEAU (J.-P.), 1985. — L'avenir d'une illusion. Histoire de la production et des politiques vivrières en Côte d'Ivoire, Paris, *Études Rurales*, 99-100 : 281-325.
- CHAUVEAU (J.-P.), DOZON (J.-P.), RICHARD (J.), 1981. — Histoires de riz, histoires d'igname : le cas de la moyenne Côte d'Ivoire. — Londres, *Africa* (51) 2 : 521-658.
- DOZON (J.-P.), 1979. — Impasses et contradictions d'une société de développement : l'exemple de l'opération riziculture irriguée en Côte d'Ivoire. — *Cah. ORSTOM, sér. Sci. Hum.*, vol. XVI, n° 1-2 : 37-58.
- LESTRAT (J.), 1973. — Agboville, une ville soudanaise dans la forêt. — Paris X-Nanterre, Université (thèse de 3^e cycle), 262 p.
- MIEGE (J.), 1954. — Les cultures vivrières en Afrique occidentale, Bordeaux, *Les cahiers d'Outre-Mer*, VII : 25-50.
- République de Côte d'Ivoire, Ministère de l'Agriculture, 1975. — Recensement National de l'Agriculture, 1973-74. — Abidjan, 2 tomes, 254 et 260 p., *multigr.*
- République de Côte d'Ivoire, Ministère de l'Agriculture, Direction des Statistiques Rurales et des Enquêtes Agricoles. — Rapports annuels. — Abidjan.

- RUF (F.), 1979. — Le vivrier dans l'économie de plantation du Sud-Ouest ivoirien. Quelles perspectives de stabilisation? — Abidjan, CIRES, Document de travail n° 21 bis, 16 p. *multigr.*.
- RUF (F.), 1985. — Production agricole et rapports sociaux, évolution dans le Sud-Est ivoirien. — Montpellier, CIRAD, 52 p., *multigr.*
- SAWADOGO (A.), 1977. — L'agriculture en Côte d'Ivoire. — Paris, PUF, 368 p.

Notes

- (1) Nos enquêtes sur le terrain se sont déroulées principalement de 1974 à 1977, complétées par des missions régulières de 1982 à 1986. Pour plus de précision concernant les chiffres de base utilisés dans ce travail, cf. CHALÉARD J.-L. (1979).
- (2) Il est impossible de donner des chiffres précis compte tenu de la pratique générale des associations culturelles et des densités très variables.
- (3) Il faut souligner à ce propos, que dans ce système de production, et contrairement à une opinion très répandue, il n'y a pas concurrence entre cultures vivrières et cultures d'exportation, mais plutôt complémentarité.
- (4) La densité rurale moyenne du département d'Agboville était de 35 hab./km² en 1975 lors du Recensement National Démographique et de 36 hab./km² en 1983, d'après les données du Ministère de l'Agriculture.
- (5) Pour la moyenne nationale, source : Recensement National de l'Agriculture (1975).
- (6) Les hommes participent en priorité à la récolte des ignames, des bananes plantain et du manioc ainsi qu'au sarclage des parcelles. Certains planteurs consacrent aujourd'hui plus de 25 % de leur temps aux cultures vivrières, alors que la moyenne est de 16 % et qu'autrefois ces temps étaient très réduits. Cf. CHALÉARD (1979) : 345-348.
- (7) Cf. J.-L. CHALÉARD (1979), p. 282. Mais aujourd'hui, la superficie de ces grandes plantations tend à stagner à cause de la saturation foncière.
- (8) Les cultures maraîchères correspondent, pour la plupart, aux cultures légumières connues, cultivées et consommées depuis longtemps en Côte d'Ivoire (tomates « africaines », ndrowa, gombos, etc.). C'est pourquoi nous ne les avons pas distinguées des cultures vivrières, même si un certain nombre de productions développées aujourd'hui sont d'origine étrangère et peu consommées par les agriculteurs (tomates « européennes », choux, concombres, etc.).
- (9) Sources : SATMACI.